



HAL
open science

Performing cultures. Sur l'interculturalité de la communication

Alexander Frame

► **To cite this version:**

Alexander Frame. Performing cultures. Sur l'interculturalité de la communication. La métamorphose des cultures, Editions Universitaires de Dijon, pp.143-153, 2011. <hal-00676298>

HAL Id: hal-00676298

<https://hal.science/hal-00676298v1>

Submitted on 27 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Performing cultures. Sur l'interculturalité de la communication.

Alex Frame¹

L'interculturalité est un terme à la mode. A l'opposé du « multiculturalisme » ou de l'« impérialisme culturel », notions qui expriment les peurs associées au contact entre groupes différents, l'interculturalité, à l'image de la « diversité », dresse généralement un tableau plus positif. Comment nier la « richesse » de la diversité qui unit les nations de l'Union Européenne ? De la même manière, les rencontres interculturelles n'ouvrent-elles pas les esprits, contribuant à lutter contre la haine au sein du « village global » ? De tels discours sur l'interculturalité, normatifs et politiquement corrects, débordent parfois l'espace médiatique et envahissent le champ scientifique sous la forme de guides et autres traités destinés à accroître la « compétence » ou l'« efficacité » « interculturelle » de leurs lecteurs.

Parallèlement aux approches prescriptives de l'interculturalité, de nombreux travaux scientifiques descriptifs cherchent à rendre compte de ce phénomène. Les études anthropologiques de l'altérité ont progressivement cédé la place à des recherches axées davantage sur les différences culturelles et les obstacles à la communication pour des individus de différents pays : les travaux comparatifs (« *cross-cultural* ») d'Edward Hall, de Geert Hofstede et d'autres. Ces études comparatives macrosociales ont également été appliquées, sur le plan microsocial, à l'analyse de situations de communication entre étrangers². Partant des pratiques culturelles nationales, de telles études cherchent à anticiper ou à expliquer les (éventuels) problèmes rencontrés dans une interaction face à face avec l'Autre. Ce courant de recherches s'est montré particulièrement porteur

¹ Docteur en SIC. Diplômé de l'Université d'Oxford. Professeur agrégé d'anglais à l'IUT de Dijon, et chercheur associé à CIMEOS (LIMSIC) EA1477, Université de Bourgogne.

² « La communication entre étrangers » est définie ici comme toute rencontre interpersonnelle qui réunit des individus de nationalités différentes, indépendamment du fait qu'ils se connaissent ou non au préalable.

auprès des entreprises voulant préparer au mieux leurs cadres à des déplacements à l'étranger.

En tant que Britannique qui habite et travaille en France depuis une douzaine d'années, l'auteur de ce chapitre se classe parmi cette population mondiale d'expatriés qui vivent au quotidien l'« interculturalité ». Alors que les analyses comparatives mettent l'accent sur les problèmes posés par les différences culturelles, l'expérience de l'expatrié (selon le stade et le degré de son intégration dans la société hôte : Kim Young Yun, 1995) aurait tendance à démentir les thèses les plus catastrophistes, qui augurent une quasi-impossibilité de communiquer en raison de décalages dans les rites, les représentations et autres « programmations » cognitives culturelles.

Car, barrières linguistiques mises à part, et une fois acquise une certaine expérience sociale, faire ses courses en France ou en Angleterre, assister à un match de football, enseigner devant une classe ou aller chez le médecin apparaissent comme des activités qui se déroulent de manière plus ou moins semblable, dans les deux pays. Cette ressemblance, toute relative qu'elle soit, constituerait-elle une preuve supplémentaire des effets « dévastateurs » de la mondialisation sur la diversité culturelle, ou un simple signe de la proximité des mœurs entre des nations voisines ? Nous allons plutôt prendre le parti de remettre en cause les présupposés théoriques de l'interculturalité, qui semblent condamner, un peu trop vite peut-être, à l'incompréhension et aux malentendus, la communication interpersonnelle entre étrangers.

En effet, lorsqu'on appréhende la communication interculturelle par le seul prisme des différences culturelles, l'analyse court le risque d'un double réductionnisme. En fermant les yeux à la dimension communicationnelle, au profit de la seule variable culturelle, on oublie trop rapidement que la communication interpersonnelle est avant tout une tentative de construction de

sens, par des acteurs sociaux particuliers, dans une situation (contexte social) donnée. Lorsqu'ils communiquent avec un étranger, la plupart des individus, dans la plupart des contextes, arrivent à s'expliquer les comportements qui ne respectent pas les normes sociales dominantes, en les attribuant au fait que leur interlocuteur soit étranger. Au lieu d'être démuni face à la différence, on devient plus tolérant et on pardonne, le plus souvent, à l'étranger, ses fautes de langue et autres « excentricités » liées à son origine nationale. Le contexte social peut aussi fournir des repères partagés : assumer le rôle de patient chez le médecin ne se fait pas de la même manière dans tous les pays, mais il existe, en général, suffisamment de points communs, pour permettre au médecin et au patient de se rendre prévisibles et de « négocier » dans l'échange ce que chacun doit faire. Pour rendre compte de ces rencontres quotidiennes entre étrangers, il semble donc intéressant de déplacer le curseur de l'interculturalité à la communication (Dacheux, 1999). C'est à travers la communication que l'on cherche à dépasser, en partie, les différences culturelles.

Après avoir interrogé les relations entre les cultures nationales et les autres cultures, ce chapitre présentera la communication comme lieu de rencontre et lieu de transformation de cultures différentes. En illustrant l'intérêt de prendre en compte différents niveaux de culture pour mieux comprendre la complexité de la communication entre étrangers, il défendra l'idée selon laquelle toute situation de communication interpersonnelle comporte une dimension interculturelle qu'il peut être pertinent d'analyser.

I - Qu'est ce que la culture ?

Selon la glose populaire de la définition de Ward Goodenough : « *la culture est ce qu'il faut savoir pour appartenir* »³. Goodenough situe la culture au niveau d'une « société », rejoignant ainsi la plupart des travaux sur la communication interculturelle qui focalisent sur la culture « nationale ». Il peut être intéressant, cependant, d'étendre la définition à tout groupe social, comme le font de nombreux chercheurs en dehors du champ de l'interculturel. En sociologie des organisations, par exemple, la culture (organisationnelle) est comprise comme un ensemble de savoirs (représentations, croyances, rites, valeurs, etc) transmis à travers la socialisation et partagé par les membres d'un groupe⁴. Au sein d'une association, à l'intérieur d'une entreprise ou d'un service, le vécu commun, lié à une identification commune, génère des savoirs partagés par les acteurs, qui servent ensuite de base à une (« proto- ») culture. Toute identification à un groupe, associée à des interactions sociales, peut ainsi donner lieu au développement de références communes partagées par une majorité des membres du groupe (traits culturels). Même un groupe de touristes en voyage organisé, par exemple, peut développer (de manière éphémère) une culture propre, à travers leurs interactions et expériences partagées.

Entre une culture nationale et une « proto- » culture liée à un voyage en autocar, il y a, cependant, une différence d'échelle considérable. Or, nous partons de l'hypothèse selon laquelle la différence entre ces deux cultures, en ce qui concerne la communication, est quantitative (nombre et profondeur de traits) et non qualitative (type de processus). Nous pensons que l'influence plus importante qu'exerce la culture nationale sur le comportement communicationnel d'un individu, reflète moins un décalage entre deux « types »

³ La citation exacte : « *A society's culture consists of whatever it is one has to know or believe in order to operate in a manner acceptable to its members, and do so in any role that they accept for any one of themselves.* » (Goodenough, 1964: 36).

⁴ Voir, par exemple, Sainsaulieu, 1997.

de culture, qu'une certaine structuration de la société, associée à une différence dans la manière dont les individus intériorisent les cultures en question.

Du point de vue de la complexité, une culture nationale, qui s'est façonnée au fil des siècles, comporte beaucoup plus de savoirs, et touche bien plus d'individus, qu'une culture qui se développe à travers les interactions sociales au sein d'un petit groupe. En général, celle-ci se forge dans un contexte déjà marqué par une culture nationale, et reprend implicitement une grande partie des normes partagées au sein de l'espace national. Compte tenu du caractère national d'une grande majorité d'institutions (éducatives, médiatiques, professionnelles, etc.), la plupart des individus et des groupes évoluent à l'intérieur de l'espace national, avec peu de contact hors frontières. Les présupposés profonds de la culture nationale sont alors repris et partagés, de manière implicite, par les différentes cultures forgées en son sein, quelles que soient les différences entre elles au niveau des manifestations superficielles⁵.

Les valeurs et présupposés de la culture nationale sont ainsi dominants au sein de l'espace national, malgré la diversité superficielle revendiquée (traits identitaires) des cultures, appelés parfois « sous-cultures », propres aux différents groupes qui le composent (Kuper, 2001). Mais au-delà de cette structuration de l'activité sociale qui contribue à renforcer les valeurs de base de la culture nationale, l'hégémonie de cette culture est également renforcée, au niveau de chaque individu, par la manière dont il se socialise (socialisation primaire ou secondaire) au sein de différents groupes. Au cours de la socialisation primaire, qui a généralement lieu à l'intérieur d'un espace national, la structuration cognitive de l'enfant est marquée par des valeurs, des croyances

⁵ Les notions de « présupposés profonds » ou de « manifestations superficielles » de la culture renvoient à la conception d'une culture structurée en profondeur, comme le suggère la « métaphore de l'oignon » (Hofstede, Trompenaars, Spencer-Oatey). Ce modèle suggère que l'ensemble des savoirs qui compose la culture constitue un système, dans lequel les manifestations (les couches) les plus superficielles de la culture (comportements, artefacts culturels) reposent sur des institutions, des croyances, des valeurs et des présupposés de base, en grande partie implicites : le cœur de l'oignon.

et des représentations dominantes, conformes à la culture nationale. En raison de son caractère *absolu*, la socialisation primaire structure plus profondément l'individu que la socialisation secondaire. Lorsque l'individu adhère à des groupes de socialisation secondaire, il intériorise leur culture de manière *relative*, par rapport à ses normes implicites, déjà issues de la socialisation primaire.

La socialisation secondaire, au sein de groupes à l'intérieur de l'espace national, se fait d'autant plus facilement que l'individu n'a pas besoin de remettre en cause des croyances et des savoirs profonds. La socialisation secondaire au sein de groupes étrangers, en revanche, semblerait plus difficile sur le plan cognitif, étant donné le décalage culturel, notamment implicite, par rapport à la culture de socialisation primaire. Cette différence dans la nature de la socialisation explique l'« étrangeté » des étrangers – leurs pratiques culturelles sont apprises non pas en tant que système autonome, mais en mesurant leur décalage par rapport aux normes de la socialisation primaire.

La décision de nombreux chercheurs en communication interculturelle, de ne focaliser que sur la culture nationale, relève d'une convention scientifique qui semble ainsi justifiée, en raison de l'importance relative de l'influence qu'elle exerce sur le comportement social, du moins en dehors d'un contexte multiculturel. Pour des études *cross-cultural*, qui cherchent à mettre en avant l'influence de la culture sur le comportement des membres d'un groupe, il s'ensuit que les résultats seront plus marqués lorsqu'elles mettent en opposition des cultures nationales, plutôt que des cultures coexistant au sein d'un même espace national. En revanche, lorsque la finalité de la recherche n'est pas de comparer des cultures différentes, mais de comprendre les processus en jeu dans la communication entre individus de groupes sociaux (nationaux) différents (approche *interculturelle*), la focalisation sur un seul niveau de culture, quel qu'il soit, s'avère réductrice.

II - Cultures & communication

Selon les interactionnistes symboliques, l'homme communiquant cherche généralement à se rendre prévisible pour autrui, en montrant une image cohérente de lui, fondée sur différentes identités (Burke *et al.*, 2003). Les « théoriciens de l'identité » (*Identity Theorists*) distinguent entre trois types d'identité : (a) les identités *sociales*, liées à l'appartenance à un groupe social (nationalité, groupe ethnique, groupe professionnel, etc.) ; (b) les identités *de rôle*, définies en fonction d'une situation sociale ou d'un rapport (père – mère – enfant, médecin – patient, hôte – invité, etc.) ; et (c) les identités *de personne*, qui regroupent les traits de caractère susceptibles de traverser les autres identités (arrogant, timide, vieux, etc.). En fonction des identités que ses interlocuteurs connaissent, un individu va décider de se conduire de telle ou telle manière, afin de cultiver une image cohérente à leurs yeux. Il va également chercher à interpréter les actes de ses interlocuteurs, par rapport aux identités qu'il leur attribue.

Pour souligner son appartenance à un groupe, on a souvent tendance à mettre en avant des traits culturels. L'utilisation d'un jargon professoral, par exemple, renforce l'identité de professeur. De la même manière, on peut s'attendre, dans une rencontre, à ce qu'un Anglais se conforme à tel ou tel trait culturel (plus ou moins stéréotypé) des Anglais. Étant donné que les individus sont des êtres sociaux complexes, avec plusieurs facettes identitaires, un professeur anglais peut être tenu de se conformer aux traits liés à sa profession et / ou à sa nationalité, mais aussi aux autres identités qu'on lui attribue. Sa conscience, de ses identités et de celles de ses interlocuteurs, influence donc son comportement dans une rencontre particulière, où il cherche à se rendre (plus ou moins) prévisible.

Or, ce modèle est bien différent de celui qui consiste à postuler que les Anglais se comportent de telle ou telle manière culturellement déterminée, les Français de telle ou telle manière, et ainsi de suite. Si la culture (nationale) préfigure certains comportements dans un contexte national donné, la capacité réflexive des individus, à prendre en compte leurs identités et celles de leurs interlocuteurs, les libère de toute contrainte déterministe et les pousse à adapter leurs comportements au contexte, aux individus, et à la situation en cours.

À travers différentes stratégies plus ou moins abouties (*infra*), les acteurs sociaux vont chercher à jouer sur leurs identités partagées (rapprochement symbolique) ou sur celles qui les différencient (distanciation symbolique). La mise en avant de traits culturels est à la fois symbolique (identitaire, relationnel) et sémiotique (en tant que repères de signification, pour faire sens). En discutant d'un match de football, un Anglais et un Français peuvent faire valoir une culture (de fans de football) qui les rapproche, tout en se servant de références partagées (joueurs qu'ils connaissent, par exemple) pour créer un 'terrain' d'entente. Se 'disputer', à propos de la suprématie des équipes anglaises ou françaises, peut se traduire par une prise de distance liée à la rivalité, ou alors, si on valorise la loyauté à son équipe nationale, cette rivalité peut être instrumentalisée pour refléter des valeurs partagées, donc comme source de rapprochement. A l'inverse, l'« ouvrier » qui ne cesse de se dissocier du « patron », ou l'individu, de manière générale, qui insiste « lourdement » sur une identité qui le différencie de son interlocuteur, peut chercher ainsi à s'en éloigner symboliquement (Gallois *et al.*, 1992).

Les travaux de Carmel Camilleri⁶ explorent les différentes possibilités qui se présentent à un étranger, pour se positionner par rapport à l'identité culturelle majoritaire. Les différentes « stratégies identitaires » sont, bien évidemment, à analyser par rapport à la complexité sociale, qui nécessite de prendre en compte

⁶ Voir, par exemple, Camilleri & Cohen-Emerique, 1989.

le pouvoir, l'affect, les enjeux sociaux et matériels, et bien d'autres facteurs. Mais il faut aussi prendre en compte la multiplicité des appartenances sociales de chaque individu, afin d'éviter une vision trop polarisée des rapports entre étrangers, entre le « nous » et l'« eux ». Dans nos interactions, on joue simultanément sur différents tableaux identitaires et culturels pour se présenter à autrui, et pour interpréter les comportements que l'on observe.

L'étude que nous avons effectuée au sein d'une association étudiante européenne (Frame, 2008), suggère que l'influence des cultures sur la communication est, en réalité, étroitement liée au contexte « figuratif » dans lequel d'interaction se déroule. Les traits culturels ne déterminent pas le comportement des acteurs (on n'est pas prisonnier de sa culture), mais les individus peuvent se justifier en expliquant leur comportement par rapport à ces repères partagés. Ainsi, un professeur ne sera pas nécessairement sévère envers ses élèves, mais s'il souhaite l'être, ce trait sera « justifié » par rapport à son identité de professeur, ou peut-être, s'il a pour habitude de se montrer sévère dans différents domaines de vie, par rapport à une identité de personne (*supra*). Par ailleurs, le professeur qui revendique la sévérité parmi ses traits de caractère (identité de personne), aura davantage tendance à mettre en avant ce trait à travers l'incarnation de son identité professorale.

De manière analogue, le choix des traits culturels mis en avant par les étudiants de l'association européenne a été fortement influencé non seulement par le contexte social, mais par le déroulement de la rencontre (contexte figuratif) et par l'ensemble des identités activées. Ils avaient tendance à privilégier des traits compatibles avec plusieurs identités (valorisantes) adaptées au contexte, et mises en avant dans l'interaction. L'identité nationale figurait, ou non, parmi ces identités, selon la situation. Par exemple, le rédacteur en chef d'un bulletin d'informations interne à l'association, appelons-le Gunther, a joué sur différentes identités afin de souligner sa position d'autorité face aux autres

membres de l'équipe. En réunion, il a distribué les rôles, donné les instructions, rappelé explicitement son identité d'éditeur professionnel et ses années d'expérience au sein de l'association. Il a parlé en allemand avec ses collaborateurs proches, plutôt qu'en anglais, la *lingua franca* du groupe, et ce malgré la présence de coéquipiers non-germanophones. Par la suite, il s'est montré critique des textes de ses collaborateurs, les reprenant pour les réécrire ou les raccourcir, bien au-delà des limites posées initialement.

Le tableau ci-dessous regroupe certains traits associés aux différentes identités que Gunther a mobilisées, ainsi que leurs manifestations au niveau des interactions observées :

<i>identité</i>	<i>type d'identité</i>	<i>traits performés</i>	<i>manifestations</i>
membre d'AEGEE	sociale	hiérarchisation +	peu de consultation
membre expérimenté	de rôle	sérieux +	contraintes imposées
éditeur professionnel	sociale	légitimité +	reprise des travaux finis
nationalité allemande	sociale	contrôle +	recours à l'allemand pour exclure

Tableau 1 : figuration identitaire et traits culturels mobilisés par Gunther

L'activation conjointe de ces identités sociales et de rôle a influencé les traits culturels mis en avant, au détriment d'autres. La convivialité, le ludique, la solidarité et l'équité sont également des traits attribués à la culture associative, mais Gunther a préféré renforcer la hiérarchisation des rapports sociaux, en appuyant sur son statut professionnel et sur sa légitimité de membre ancien. La performance (prise de forme) des traits semble donc liée à la combinaison de cultures activées (culture associative, culture professionnelle, culture allemande), au contexte social (activation des identités associative et

professionnelle de Gunther), et à la manière dont les acteurs sociaux réagissent et négocient leurs identités pendant l'interaction.

Appliqué à la communication interpersonnelle, le concept d'interculturalité prend alors un sens nouveau. L'activation simultanée de plusieurs identités favorise l'expression de tels ou tels traits culturels, en fonction du contexte et des stratégies intersubjectives des acteurs, cherchant à se rendre prévisibles, tout en cultivant une relation particulière⁷. Ainsi, *toutes* les cultures activées influencent la communication interpersonnelle. De plus, cela se fait de manière bien plus subtile que ne le suggèrent les modèles théoriques qui focalisent uniquement sur les cultures nationales, en tant que systèmes communicationnels. Pour chercher à comprendre l'interaction entre deux individus, la prise en compte de leur culture nationale permet d'accéder à un premier niveau d'analyse, portant notamment sur les malentendus liés à la structuration cognitive et les rivalités symboliques prenant racine dans la différence. Traiter les individus comme des acteurs sociaux complexes, membres de plusieurs groupes, permet ensuite d'atteindre un degré de complexité supérieur. On perçoit, alors, la manière dont ces individus mettent à contribution leurs différentes identités, dans un contexte particulier, pour chercher à faire sens pendant une rencontre.

Conclusion : interculturalité et communication

Au-delà de la complexité que cela rajoute à notre compréhension des interactions entre étrangers, concevoir la communication comme un lieu de

⁷ Évoquer la volonté de faire sens et d'employer des « stratégies » identitaires, pour profiter d'un potentiel de situation perçu, ne veut pas dire, bien sûr, que les acteurs soient autonomes et libres d'exercer leur choix rationnel pour déterminer le cours d'une rencontre. S'ils sont capables, la plupart du temps, d'exercer leur réflexivité afin d'opérer des choix, plus ou moins conscients, entre plusieurs lignes de conduite, parmi des possibilités limitées par le contexte social, ces choix ne produisent pas nécessairement les résultats escomptés. Les individus sont tributaires de la relation sociale : des tentatives de figuration peuvent échouer, tout comme des identités (stigmatisées) peuvent être activées malgré eux, par le contexte ou par leurs interlocuteurs.

rencontre entre cultures différentes ouvre également de nouvelles perspectives de recherches pour l'étude de situations de communication entre individus de même nationalité. Toutes les cultures, qu'elles soient nationales, régionales, professionnelles, techniques ou autres, peuvent être sources de différences, tout en contribuant à structurer la communication interpersonnelle. Ne peut-on pas concevoir une rencontre entre jeunes et personnes âgées sous l'angle de l'interculturalité ? La dimension interculturelle peut même s'avérer plus pertinente pour comprendre ce type de relation, que pour décrire une interaction entre collègues de bureau de nationalités différentes, par exemple. Observer les différences culturelles et leur éventuelle prise en compte par les protagonistes, sur les plans symbolique (« jeunes » et « vieux ») et sémiotique (différences de codes) redéfinit la rencontre intergénérationnelle, et permet de détecter les logiques intersubjectives de convergence ou de divergence dans l'utilisation des codes (Gallois *et al.*, 1992).

En insistant sur l'interdépendance des différentes identités et cultures activées dans les interactions entre professeurs et élèves socialement défavorisés, Hambye et Siroux (2007) remarquent que les élèves se servent simultanément et de diverses manières des cultures dominante et « marginale », dans le contexte scolaire. Or, écrivent-ils :

« la variabilité dont il est question ne se réduit pas à une oscillation entre plusieurs ensembles de pratiques et de normes (par exemple la contestation versus le conformisme) clairement distinctes ; l'ambivalence est inscrite au cœur même des positionnements des élèves et de leurs pratiques » (Hambye & Siroux, 2007 : 226).

L'ambiguïté, expliquent-ils, permet d'instaurer une complicité avec les autres élèves, ou d'éviter de se démarquer du groupe, par le biais d'une remarque rendue insolente par l'emploi d'un langage châtié, ou d'un comportement conformiste caché sous un style linguistique marginal. Or, cette ambivalence

n'est pas exceptionnelle, suggérons-nous. Elle caractérise, au contraire, la plupart des rencontres sociales, dans lesquelles on manipule des codes et des traits culturels différents⁸.

Il s'ensuit que n'importe quelle interaction interpersonnelle peut être analysée sous l'angle de l'interculturalité. Il ne s'agit pas de nier toute différence entre la communication entre étrangers et la communication parfois dite « ordinaire », mais de démythifier l'objet de la communication « interculturelle » et de complexifier l'analyse de cet objet. Il existe bien une différence d'échelle entre la culture nationale et les autres cultures, et dans leur emprise sur la structuration cognitive des individus et sur leurs comportements. Mais cette différence dans l'ordre de grandeur ne justifie pas une rupture théorique quant aux approches qu'on utilise pour analyser l'impact de ces cultures sur la communication interpersonnelle. Enfin, comme le suggère Éric Dacheux (1999), un rapprochement entre les courants de recherche consacrés à la communication interpersonnelle, et ceux dédiés à la communication interculturelle, pourrait s'avérer mutuellement bénéfique, dans la mesure où il présage de leur enrichissement réciproque.

Bibliographie

Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.) (2003), *Advances in Identity Theory and Research*, Kluwer Academic / Plenum Publishers, New York, 286p.

Camilleri, Carmel & Cohen-Emerique, Margalit (dirs.) (1989), *Chocs de cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel* L'Harmattan, Paris, 398p.

Dacheux, Éric (1999), « La communication : point aveugle de l'interculturel ? », *Bulletin de l'ARIC*, n°31, 2p.

⁸ Pour d'autres exemples de l'ambiguïté dans la performance des traits culturels, cf. Frame, 2008 : 513-520.

Frame, Alex (2008), *Repenser l'interculturel en communication. Performance culturelle et construction des identités au sein d'une association européenne*, thèse de doctorat, Université de Bourgogne, 643p.

Gallois C, Franklyn-Stokes A, Giles H & Coupland N, (1992), « Communication Accommodation Theory and Intercultural Encounters : Intergroup and Interpersonal Considerations », *Theories in Intercultural Communication*, Dirs. Kim, Y & Gudykunst, W, Sage, Newbury Park, Calif., pp. 157-85.

Goodenough, Ward (1964), « Cultural Anthropology and Linguistics », *Language in Culture and Society. A Reader in Linguistics and Anthropology*, éd. Dell Hymes, Harper, New York, pp. 36-40.

Hall, Edward (1984), *Le langage silencieux*, Éditions du Seuil, Paris, 238p.

Hambye, Philippe & Siroux, Jean-Louis (2007), « Langage et « culture de rue » en milieu scolaire », *Sociologie et Sociétés*, vol.40 n°2, pp. 215-235.

Hofstede, Geert (1991), *Culture and Organisations : Software of the Mind*, McGraw Hill, Londres, 279p.

Kim, Young-Yun (1995), « Cross-Cultural Adaptation : An Integrative Theory » in Wiseman, R (éd.), 1995, pp. 170-193.

Kuper, Adam (2001), « L'illusion des cultures » *Sciences Humaines* n°13, pp. 315-320.

Sainsaulieu, Renaud (1997), *Sociologie de l'entreprise : organisation, culture et développement*, Presses de Sciences Po / Dalloz, Paris, 480p.

Wiseman, Richard, éd. (1995), *Intercultural Communication Theory*, Sage, Thousand Oaks, Calif., 337p.